

Extraits (dans le désordre) de : *Le Métier de dormir, Le Voyage jusqu'à la planète Mars, La planète Mars, Le Moteur à os, Le Monde portable, L'Homme pacifique, La vie des écrivains classiques, J'ouvre ma nuit, Je suis une surprise, Pour être chez moi, Pas devant les gens, Le tiroir à cheveux, Les adolescents troglodytes, Les mains gamines, Toucher terre, Le type qui n'avait pas de parents fixes, Majeure, Quatre fois quinze ans, Le guide automatique, La Petite fille, L'énigme de Misty.*

(En Helvetica textes de Marc lus par Emmanuelle et en Times New Roman textes d'Emmanuelle lus par Marc)

Toutes les langues du globe sont tombées sur moi un matin. Au réveil, des milliers de dialectes traversaient mon corps de part en part, comme l'aiguille du tailleur traverse le tissu.

Je parle la langue de mon père, mais je ne partage rien avec lui. Juste quelques histoires comme ça. Des contes, des réminiscences, des lumières fugitives dans mes yeux, dans mes oreilles la rivière qui finira par se taire. Ce qui fait le plus de bruit maintenant dans ma tête, c'est la vie de ma mère. Je porte ses mots, ses rires, sa mémoire chétive. Je me suis habituée à cette charge. Je connais l'intérieur de son crâne comme ma poche. Une poche trouée, par où je perds mes mots, mes rêves à moi, mais que je caresse quand même, sans rien essayer de raccommoder.

J'ouvre ma tête comme un livre, à n'importe quelle page, au hasard, et ce que je découvre me semble chaque fois déjà connu et totalement inédit. Inédit parce que jamais auparavant je ne l'avais encore vu et parce que je n'en crois pas mes yeux. Déjà connu parce que le sentiment d'appartenance à ce lieu est très fort : cette chose-là est à moi seul mais je ne savais pas que j'en étais propriétaire. Je ne savais pas que je possédais sous mon pouvoir tous ces vastes territoires.

Mes mots sont introuvables. Elle disait mes mots je ne les trouve pas, comme si elle savait plus où elle avait bien pu les ranger. Elle pleurait à mon histoire, je m'étais confiée totalement, elle était si nature, fraîche, blanche et brune, belle, sincère. Je sentais qu'elle pleurait sa propre histoire en écoutant la mienne, et ça nous faisait tellement de bien à toutes les deux, ces pleurnicheries intimes.

Tout était là, rien n'était ailleurs. La vie du dehors, les bruits de la route, les sirènes des policiers, le vacarme des pelleuses, le vent, la pluie, le soleil qui bougeait sans cesse, tout cela, tous ces objets étaient déjà nommés un par un ou expliqués mot après mot dans le grand dictionnaire. Il y avait tout, mais en petits morceaux, comme un sachet de confettis. Il fallait lire chaque confetti et le relier aux autres confettis.

Quand j'ai su écrire, ça m'a fait un bien fou, j'ai pu laisser glisser les mots sur des cahiers. L'écoulement était un soulagement de fillette. Mais je n'étais pas sûre que ce soit permis, d'épandre des phrases sur des feuilles. Je me croyais sale. Je cachais les cahiers dans mon lit, entre le sommier et le matelas. Ma soeur a trouvé un cahier plein, saturé de mots. Elle est allée le crier à ma mère. J'avais honte et peur. Ma mère l'a grondée : ça ne la regardait pas. J'ai compris que j'avais le droit d'écrire, mais c'était personnel.

S'il faut renoncer à tout ce que je possède, à mes pouvoirs littéraires, à tout ce que j'ai écrit et pourrai encore écrire, pour obtenir *cela*, alors je renonce immédiatement, sans la moindre hésitation. Mais je sais qu'il est trop tard, je sais que la Littérature n'a pas prévu de marche arrière : on ne peut plus remettre les mots dans le dictionnaire une fois qu'on les en a sortis.

Je place une dizaine de mèches sur un feuillet transparent. J'applique l'assemblage sous les touffes naturelles, à un centimètre et demi du cuir chevelu. Ma précision fait des jalouses. Un cercle s'est formé autour de la cliente et moi. J'en suis à peine consciente, je me concentre sur mes doigts, le feuillet de transfert, les cheveux, les vrais, les faux. Les yeux de Pierre sont très loin (peut-être pas si loin que ça). J'introduis la rangée des cheveux naturels et la rangée des extensions dans une pince spéciale. Le processus de liaison commence. Je m'applique. Je pourrais oublier mes journées (mes nuits). Des chuchotements nous entourent. Je retire le feuillet adhésif avec minutie.

Quand le soir elle venait dans la cuisine lui dire bonne nuit, elle ne voulait pas le déranger au milieu de son travail, l'interrompre au centre d'une phrase et risquer de lui faire perdre le fil de ce qu'il racontait au cahier. Elle attendait longuement derrière lui en silence, essayant de comprendre pourquoi il écrivait son histoire. La lampe à pétrole était posée sur la table à droite du cahier, pour qu'il voit distinctement ce qu'il faisait et qu'il ne s'abîme pas les yeux à essayer de percer une demi-pénombre. Il avait la nuque cassée et se tenait à quelques centimètres seulement des pages du cahier, les touchant presque du nez, comme s'il eût effectué un travail de grande précision nécessitant une loupe grossissante qu'il ne possédait pas. Sa fille se demandait comment il pouvait rester courbé ainsi de longues heures sans avoir mal au dos ou au cou, et sans se plaindre de rhumatismes, lui qui avait tout le temps mal aux articulations, aux bras et aux jambes. Assis à la table de cuisine, il semblait tordu, recroquevillé telle une chenille qui grimpe un arbre à la verticale par des flexions puis des extensions de son corps à soufflets, sauf qu'ici le père ne se détendait jamais et demeurait comprimé contre la table et le cahier, sa main seule bougeant avec des petits à coups et grattant le papier avec un bruit de termites dans une charpente.

Le premier sur ma route, celui qui se lève le plus tôt, est l'aîné d'une famille très écartée, et soumise, indifférente, aux commérages. La mère on la dit sorcière par ici, parce qu'au lieu de la réserver au purin comme les vieux, elle met de l'ortie partout, dans la soupe, les tisanes, les décoctions, et aussi parce qu'elle a des livres dans toute la maison.

Des personnes mortes des siècles avant étaient à présent là et elles parlaient sans s'arrêter, elles citaient le nom d'autres personnes et décrivaient des scènes qu'elles avaient vu jusqu'au matin de leur décès. Il était impossible de mourir quand tant de choses devaient être dites ; parce qu'elles avaient été vues, les choses devaient être dites. Tant que ce monde existerait, avec un ciel bleu et un soleil chaque matin, des arbres, des maisons, des êtres humains, des animaux, la mer et le vent, il faudrait continuer de le commenter avec des mots, quels que soient ces mots. C'était sans doute pour cela qu'ils étaient revenus. On ne mourait pas tant qu'il restait quelque chose à dire. Il y avait encore tellement à dire, l'explication n'en finissait jamais. Les morts n'avaient jamais assez de mots.

Misty reste une énigme, une douleur infinie, et personne, ni les religieux, ni les juristes, ni les journalistes, personne, pas même mon mari, pas même moi, ne peut dire s'il a ou non sa place parmi les hommes. Il n'a pas d'autre nom que ce surnom, il n'a pas de sexe, il n'a pas de tombe.

De quoi se mêlent-ils ?

Derrière la maison, il y a un grand terrain en friche, une sorte de pelouse mal entretenue, et au bout une rangée de hauts sapins sombres qui paraissent en plastique et dégagent une odeur de mauvaise résine. Ces sapins cachent un mur, et derrière le mur il y a une des routes qui serpentent dans le village, et aussi, tout contre notre maison, le petit

cimetière du village. À côté du cimetière, à l'angle de notre terrain, il y a une sorte de grande benne dans laquelle les ouvriers municipaux jettent les bouquets fanés des tombes et tous les détritiques en général. Nous fouillons souvent dedans, nous en ramenons des bouts de plastique pour jouer, des fausses tiges ou des faux pétales de fleurs artificielles. Un mercredi, au milieu d'un bloc de terre glaise jeté là, nous voyons un objet blanc, nous le dégageons : c'est un crâne entier, comme dans les livres. Il nous semble très beau, nous sommes fascinés. Je propose à mon frère de le garder. Nous revenons à la maison chercher dans le garage un sac pour le transporter sans le toucher car nous devinons que c'est sale, et nous ne trouvons qu'un vieux drapeau français tout délavé que mon père avait ramené de son service militaire. Mon frère et moi tenons chacun une extrémité du drapeau, et au centre, comme dans un hamac, repose le crâne. Nous sommes ravis de notre découverte et allons la montrer à notre mère qui est effrayée par cette vision de mort, crie et nous ordonne de ramener immédiatement le crâne où nous l'avons trouvé. Arrivés derrière les sapins, nous avons la flemme d'escalader à nouveau le mur pour rejoindre la benne à ordures et nous brisons le crâne sur le sol à coups de grosses pierres trouvées dans le champ fraîchement labouré qui jouxte notre maison.

Je n'aime pas ça, le bain de Pierre. C'est pas que ce soit si dégoûtant, mais je m'ennuie. Il joue distraitement avec l'eau, de sa main gauche, la seule qui bouge avec un peu de précision. Je ne suis pas sûre qu'il joue, mais on dirait (il grogne). Je le regarde jouer, quand je le regarde. Je ne le regarde pas souvent, parce qu'il ne sait pas ce que c'est, regarder. Me voir le regarder et le voir me voir, comme avec Titouan, qui rit à s'en noyer lorsqu'il trouve mes yeux, éclabousse tout le petit espace derrière le rideau et même un peu de la cuisine, avec des éclats d'eau jusque dans les yeux. Pierre garde les siens toujours au sec. Ses yeux sont au plafond, alors c'est pas la peine.

L'appartement de mes parents a été construit pour des vacanciers : il est si exigu que je manque chaque fois de me cogner aux murs en pente de ma petite chambre mansardée. Une fois, en descendant à toute vitesse l'escalier, je saute de marche en marche et soudain le sommet de ma tête heurte très violemment le plafond. La douleur passe rapidement mais j'ai la sensation qu'on a tassé le contenu de mon crâne. Vingt-quatre heures après, j'ai une chute de tension et je suis si fatigué que je ne parviens plus à me tenir assis.

Juste avant que le loir se réveille de son long sommeil d'hiver, au printemps dernier, il était dans mes mains et sa peau c'était pareil que mon cœur sous la ceinture. Je l'avais entendu se retourner dans son sommeil, le nid de l'hiver dernier était tout près de mon oreille. Je l'avais pris dans mes mains et, en parfaite idiote, je n'avais pas mis de gants. Ni de bricolage, ni de jardin, rien. J'ai senti son tout petit cœur affluer puis accélérer à la surface parfumée des poils, et c'était comme si je palpais la pulpe même de sa peur. Toute sa peau résonnait de ce tempo chaud de vie et de mort. Sa longue queue tapait, aussi dure et souple et offensive que le martinet de mon enfance. Puis tout son corps s'est tendu. J'ai encore la trace de sa morsure. La cicatrice coupe mes lignes de vie, et remonte sur le dos de ma main, pour se perdre entre l'index et le majeur. Je la touche quand quelque chose me tracasse.

Je veux faire entrer mon corps dans un livre; qu'il y disparaisse, et qu'on n'en parle plus.

J'étais dans un livre qui ne me quittait plus. Je l'avais emprunté au lycée parce qu'il décrivait la lutte contre une inondation dans la montagne. Je m'étais embarquée dedans et j'avais décidé de ne jamais le rendre. Il y avait un passage très beau, où une vieille dame se faisait encorner, secouer, éventrer, déchirer, traverser par un grand taureau sortant des eaux qui

recouvraient les champs. La violence de cette mort, je sais pas pourquoi ni comment, me réconfortait, rassurait quelque chose en moi. Le bruit des chevaux remontait cette lecture dans mon corps, et je me suis jurée un soir près de lui de choisir le prénom de cette vieille pour ma seconde naissance, en espérant finir toute ratatinée comme elle, toute menue, dans un corps à corps démesuré avec le paysage en mouvement.

J'ai été transformé en épi de blé et le vent léger me fait danser dans le soir. Rien d'autre à faire dans ma journée que grandir et accepter les décrets des éléments, pluie, vent, soleil, et papillons de nuit.

Envie de quoi je ne sais pas, mais je me verrai bien me faire tisser des cocons dans les cheveux. Et maman me traiterait de folle, comme d'habitude.

D'abord il y a les œufs, et douze jours plus tard, la chenille sort. Elle est à peine visible, toute menue et velue, puis se transforme, cinq fois, et en un mois elle multiplie son poids par dix mille. Mais ce qui me stupéfie, c'est qu'entre chaque transformation, la chenille cesse de se nourrir et de grandir. Elle s'enveloppe d'une nouvelle peau. Elle mue. Cinq fois. Moi j'ai l'impression de muer tous les jours. La cinquième fois, elle file le cocon. Quatre jours ça dure.

Je prendrais une larve dans mes mains et je la cacherais dans mes cheveux 4 jours. Jusqu'à la nymphe, puis la chrysalide. Et j'aurais des papillons au-dessus de mes yeux, dans mon cou. Des papillons blancs partout.

Je connais un écrivain qui peut faire naître des papillons dans les cheveux des jeunes filles.

Il ne me prend pas dans ses bras. Il enlève sa main de mes cheveux, comme gêné soudain. Il me regarde sans parler, il a des yeux larges, et quand je rentre en eux, j'ai l'impression qu'ils m'inondent. Ça me donne une sorte de vertige. Ce vertige capte toutes mes pensées et s'y stabilise. Son regard coule en moi, je m'en mets partout. Quand je ferme les yeux à ce moment là, je ressens comme un étrange regret, fait de non-sens, de gêne, de résolutions et de dérapages puérils.

Il fronce les sourcils, il se frotte les yeux, il pense avoir mal vu et il regarde encore. L'écrivain classique, un matin, aperçoit soudain dans sa ville quelque chose dont il a déjà lu l'exacte description. Non pas une narration évoquant ce qu'il est en train de regarder à présent, mais au contraire la *même chose*, la réplique parfaite, sous la forme écrite, de ce que la réalité, visuelle et en relief, olfactive, sonore, lui propose maintenant. Il y a correspondance parfaite, il y a identité. En soi ce phénomène est déjà inquiétant, mystérieux, scientifiquement inexplicable ; mais il y a davantage : quand il cherche à retrouver le précieux écrit recelant la copie conforme de cette partie du monde réel qu'il vient d'apercevoir, notre homme n'y parvient pas. C'est comme si cette trace écrite avait disparu. C'est comme si elle n'avait jamais existé. Et en effet, elle n'existe pas, elle n'a pas encore eu lieu et c'est à notre écrivain de lui donner vie.

Souvent ces histoires, ce ne sont pas des légendes authentiques, non seulement elles sont fausses, mais elles ne sont même pas du pays. Elles ne sont que des histoires d'Ukalo, faites de récits pris dans des vieux journaux, pas centenaires mais presque, mélangés entre eux, enrichis par ses propres souvenirs polonais, épicés de patois familial, et colorés par des noms de lieux-dits d'ici ou de là-bas.

On m'a volé ma vie. Je suis en train d'essayer de la racheter. Je ne réussirai jamais tout seul. Mais personne ne m'aide : ceux qui peuvent ne veulent pas, ceux qui veulent ne

peuvent pas. Ma colère est si forte qu'elle serait de taille à éteindre le soleil. Quel est mon âge ? Je pense que mes parents m'ont menti, que je ne suis pas né en 1967, mais plutôt en 1977, ou en 1987. Impossible de savoir. Je dois travailler plus, bien plus. Trop d'heures passées à faire autre chose qu'écrire, dormir, lire, ou marcher. Un monde dans lequel tous les gens sont aveugles et où seul le narrateur voit. Je sens que mon corps d'écrivain est en train d'acquiescer de nouveaux pouvoirs. Les pensées se succèdent tellement vite dans ma tête que je crois que je vais devenir fou, que la merveilleuse machine va s'emballer.

Elle est super belle, un peu d'un autre temps, elle raconte la cruauté des souvenirs d'enfance. La voix est comme griffée en surface, mais profonde, on dirait qu'elle vient de loin. Le mot enfance est répété, obsédant comme mon mal au ventre, peut-être cinq, six, sept fois. Quand la prof repasse la chanson, je me concentre pour essayer de comprendre de quel moment de l'enfance elle parle, de quel âge elle souffre autant à se souvenir.

Pas une seule souffrance n'envahit mes souvenirs. Ce que je vois comme survenu, ce que je crois distinguer comme m'appartenant, est entièrement composé de jours heureux. Les souffrances ne se sont pas inscrites en moi, leur encre n'a pas pénétré mon papier, les mots ne se sont pas tracés, il ne me reste rien des heures de perdition.

Je glisse peu à peu depuis cette blessure ouverte par mes histoires déçues. J'essaie juste de contenir ce qu'il faut de vie pour aimer, élever mes enfants. Je ne viens pas du vide, ni des souffrances de ma mère, ni des lâchetés de mon père, ni même du gris intact, implacable de mon enfance. Le vide est venu à moi, ce n'est pas pareil. Puis il est devenu moi. Depuis je sais d'où je m'évide. Je sais que tout ou presque vient de ces impossibles épisodes dans ce récit lacunaire : ma vie, si mal écrite.

Chaque fois que la vie est devenue insupportable, je me suis assis et j'ai écrit au fil de l'eau la vie rêvée, et immédiatement j'ai été à nouveau heureux.

J'ai dû tellement me battre pour arriver jusqu'ici entier, j'ai dû tellement me battre qu'aujourd'hui je possède certains pouvoirs un peu particuliers, comme celui de deviner une seconde à l'avance ce que la réalité va décider.

J'enlèverai mes lunettes de soleil devant cet homme que je viens de rencontrer, je forcerai ses hanches à faire quelques pas dans ma vie. Je veux ressentir la force de sa marche, éprouver la gravité de sa voix. Il est grand je sais, beaucoup trop grand pour moi, mais je veux savoir jusqu'où mon récit peut se hisser.

J'ai été intime avec Marc Pautrel.

Cette chose, on voudrait que cette chose dure toujours.

Lentement, très lentement, je parviens à faire bouger l'axe de la Terre. Écrivain à perpétuité.

Attendre moi je m'en fous. J'ai la même patience que mon père, la même notion du temps. Pour nous pas de passé, pas d'avenir, pas de séparation entre maintenant et demain, entre ce moment et toujours. Et le présent comme un nœud où l'avant et l'après sont inexorablement liés. Un nœud dans la main de mon père.

Je l'appelle tous les jours au début, généralement en début d'après-midi. Nous ne nous sommes jamais autant parlé au téléphone. Souvent cela dure une heure. Quand il décroche, il dit son nom suivi de « j'écoute ». C'est son style habituel d'identification quasi militaire, nous en avons l'habitude dans la famille, cela nous fait sourire. Même s'il a beaucoup de visites, le moral est parfois bas. Il vit par la parole, il a toujours vécu par la bouche, parlant davantage qu'il ne respirait. Il ne s'agit pas pour lui de parler pour parler, il s'agit de raconter quelque chose, mettre en forme une histoire, porter témoignage, verbaliser une scène à laquelle il a assisté.

Ce soir-là, elle me parlait sans me voir. J'avais l'impression de n'être qu'une vitre supplémentaire entre ses yeux et la nuit, mais je ne voulais surtout pas bouger. Elle parlait à ces interlocuteurs invisibles. Ils sont si souvent près de nous que j'ai fini par les connaître un peu. Ils viennent de la nuit, ils sont plus noirs que mon père, si noirs qu'on ne peut pas les voir. Ils la font rire et pleurer. On dirait qu'elle rit et pleure toute seule, sans raison, mais non, ce sont eux qui la bouleversent. Mon père prétend que c'est à nous qu'elle parle, indirectement, que c'est une façon à elle de pouvoir librement pleurer et rire devant nous. Je ne sais plus très bien, parfois, s'il faut l'écouter ou la laisser seule. Seule avec eux.

Je crois qu'il me faut les regarder dans les yeux un par un. Je commence à le faire, je croise chaque regard. À chaque fois que je plonge mes yeux au fond des yeux d'un de ces Êtres, Femme, homme, enfant, vieillard, petite fille et petit garçon, grand-père et grand-mère, jeune homme, jeune fille, je devine son nom, je vois la totalité de sa vie. Je les visite un par un et je sens leur biographie qui lentement descend en moi. De l'électricité traverse mon estomac. Ils versent leur être dans mon être. Je suis toujours dans mon lit, dressé sur les coudes, j'observe cette foule millionnaire, cette réunion millénaire. L'un d'eux bouge soudain, il tourne la tête sur le côté, et tous l'imitent aussitôt, faisant comme lui le mouvement de s'en aller. Une sorte de brouillard descend sur eux et les fait disparaître. Les murs de la chambre sont de nouveau visibles. Je me sens très fatigué, fiévreux, happé par le vertige. De la lumière filtre, la porte s'ouvre, ma mère apparaît et me demande pourquoi je ne dors pas. Je m'écroule.

Dans leurs bureaux d'étude c'est pire, ils ont pas une vue assez générale, ils font leurs gribouillis, 5m3 à miner par ici, 10 à soutenir par là, alors que le bloc il fait genre 50 mètres de large, eux ils voient pas la petite fissure à gauche, ils font pas le lien avec le déséquilibre du bloc et tu sais pourquoi, parce qu'ils sont pas suspendus en face, parce qu'ils sont pas seuls, dans le froid et les rafales de vent, quand t'es même plus sûr que la corde passe dans le clou. Quand tu doutes de la ligne de vie que tu as toi-même mise en place. Y'a des endroits, des fois, personne n'y est jamais allé, tu comprends ça ?

La littérature constitue mon système de protection ultime, l'armure qui épouse mon corps. Les phrases que je lis, et plus encore celles que j'écris, sont pour ainsi dire ma deuxième peau, mais plus résistante que la pierre.

On dirait qu'il a besoin de pierres nues, d'herbes qui sentent fort, de vent libre de rues, qu'il a besoin de terre surtout, de boue sèche ou lourde, à renifler de près. De ce froid qu'on peut toucher en marchant dessus.

Je m'assois nu sur la moquette et c'est alors que des fleurs me poussent partout sur le corps : longues tiges et corolles grandes ouvertes; tulipes, roses, pivoines, lys, tournesols

et jonquilles, coquelicots, orchidées, violettes et giroflées; voilà que je deviens un homme-jardin.

Sinon pourquoi ma chair seule est amarrée aux mousses humides, aux feuilles craquantes, tellement fragiles, dans le même temps lavées et salies par les orages. Pourquoi moi seule je sens tout ça, ou plutôt pourquoi je me sens si seule dans les choses de l'automne. Souillée comme le dessous des arbres, si seule, à rester là, vierge et sale à la fois.

À une époque, presque tous les samedis je suis indisponible, je suis en « retenue ». Je passe ces samedis après-midis à l'intérieur d'un grand lycée désert, dans une salle d'étude au milieu d'autres élèves punis comme moi : longues « heures de retenue » qu'on nomme alors heures de « colle ». Chaque fois que je fais l'imbécile en cours, que je me moque d'un professeur, je reçois une heure de colle, parfois deux. Certaines semaines, j'ai quatre heures de colle d'affilée à effectuer, de deux heures de l'après-midi à six heures du soir. Les colles sont envoyées par la poste aux parents, imprimées sur des feuilles de couleur rose. Je reste là assis au milieu de la salle pleine de mauvais élèves punis, avec comme punition à effectuer : des sujets de rédaction compliqués qui ne dérangent pas un jeune graphomane comme moi, six feuillets, huit feuillets, longues heures dans le silence et le soleil calme de l'après-midi à tracer des lettres, journées d'écriture comme si c'étaient les vacances.

Je suis partie en marchant dans la partie de pétanque, en dérangeant l'ordre des boules. L'an dernier mon chanteur préféré avait crié le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir. Mon père n'avait plus aucun pouvoir sur moi, il pouvait la mettre sur le buffet, sa vétuste puissance paternelle, ma mère y ferait bien la poussière à ma place.

J'étais toute sale d'avoir astiqué le carrelage.

Je n'avais pas de valise.

J'étais dans une fin d'après-midi de poussière, de sueur et d'écureuils agités, je sentais le savon noir.

Mais j'avais un mouchoir, quelques billets, mes papiers, le monde ouvert qui me prenait tout entière dans une odeur de raisins ensoleillés.

Il y a un moment magique : quand, venant d'entrer dans le hall de la maison de Champagne, à la lumière du jour, les visiteurs prennent place sur les chariots sans toit du petit train et que le long véhicule se met à descendre sur la voie goudronnée en pente : on croit descendre au centre de la Terre, l'obscurité arrive et la lumière électrique, très blanche, se substitue à celle du soleil, l'humidité extrême saisit les corps et soudain, l'odeur de l'alcool est là partout, le Champagne prend la place de l'oxygène et inonde le monde.

Titouan tremble, avec des fourmis de gestes comme s'il s'en droguait les doigts (ses deux mains sont encore serrées fort mais vacillantes sur le métal). Pierre bascule son torse en arrière, il tombe au centre du tourniquet. Au lieu de le relever, je prends ses jambes pour l'allonger complètement. Son visage grimaçant prend place contre la barrière.

Titouan s'est arrêté de pleurer. Il a sauté pour se blottir contre son frère.

Je commence à faire tourner tout doucement, avec mes pieds, les bruits de Pierre aussi sont passés. Titouan rit.

Je me lève pour faire tourner plus vite, plus vite, plus vite encore, et quand je me laisse tomber avec eux, tout va n'importe comment, on se mélange tous les trois, on n'y voit plus rien, tout échevelés, et nos rires sont tellement mêlés rassemblés que peut-être Pierre en a aussi, des rires.

Le tourniquet ralentit, on se dessoule lentement. Titouan rit encore, par hoquets. Pierre est tout rouge. Je le soulève en me demandant si ce sont les gendarmes du village qui viendront me le prendre.

Jugement d'un ami, en mon absence : « Marc, il est comme un enfant : il veut tout, tout de suite ».

Il est à la recherche de sa mère. Il parle, parle, parle, mais attend mes questions avant de laisser couler ses mots, par grosses dégoulinades . Une question, une coulée. Silence en attente. Une autre question, et ça fuit, ça ruisselle à nouveau. Il m'explique sa solitude sans s'en plaindre. Personne ne le prend en stop, personne ne lui parle, jamais, depuis des années qu'il l'a cherché, sa mère, sur la route, à pied, dans le Sud. Alors je les lui pose, les questions qu'il attend.

En moi tellement de morceaux me sont étrangers. Des bouts épars, des bords perdus se sont collés à moi, venus de je ne sais où, comme des feuilles mortes humides que le vent accroche au premier obstacle venu, et la carcasse s'est constituée ainsi, en écailles multiples et si diverses qu'elles ne me relient à rien de connu sur la Terre, à aucune espèce animale. En dehors de mon nom je n'ai aucune identité, pas de lieu de naissance et pas de lieu d'enfance, je ne suis pas français, pas européen, pas bordelais ou vénitien, pas vraiment terrien non plus (personne ne me prouvera jamais que je ne suis pas un extra-terrestre).

Il est probable que toutes ces phrases ne servent à rien. Pourtant le doute persiste; à un point tel qu'il me réveille la nuit.

On frappe discrètement à la porte. Je suis tellement ailleurs que je bondis.

C'est elle.

Elle me dit j'ai une petite idée.

Elle referme la porte.

Je la laisse approcher. Mon cœur est dans ma tête, dans mon ventre, mon cœur est partout et, à sa place habituelle, une énorme main s'est installée, elle frappe, fort, et disperse mon sang à toute vitesse jusqu'au bout de mes phalanges.

Elle s'assoit sur le lit.

Elle me prend la lampe et la colle sur mon oreille intolérable, en chuchotant la plupart des insectes sont attirés par la lumière.

J'ai cru m'évanouir.

La main sur mon cœur se calme, petit à petit.

Je sens la bête remuer plus qu'avant, ça me fait un mal à hurler, mais on dirait qu'elle remonte.

Glisse.

Remonte.

Puis elle s'affole.

J'écarte sa main.

Non, maintenant non.

Maintenant, si j'approche une main, mon oreille est chaude et gonflée, dedans et dehors. Maintenant les bruits m'enflamment, bouger m'enflamme.

Entendre c'est boursoufler ma douleur.

Elle éteint la lampe et reprend son carnet.

Elle se lève.

Essayez de faire une petite sieste, alors, essayez d'oublier quelques heures.

Moi je croyais qu'il faisait nuit déjà.

Je croyais que vous veniez pour me dire qu'il faisait nuit, que vous aviez fini.

Elle sourit, il n'est que trois heures.

C'est moi la nuit.

Le noir auquel il faisait face était plus profond que tout ce qu'il avait jamais imaginé. Il éprouvait exactement la même sensation de vision qu'il fermât les yeux ou qu'il les gardât ouverts : il les fermait, il les rouvrait, il clignait et rien ne semblait changer. Il découvrait que laisser les paupières ouvertes était plus reposant que les garder fermées. Jamais il n'avait observé depuis sa naissance une obscurité aussi complète, aussi parfaite, un noir aussi plein, sans défaut, homogène, un noir immaculé. Jusque là, dans sa chambre, la nuit, il avait toujours conservé une petite rainure de clarté sous la porte, ou les quatre chiffres verts du réveille-matin, ou un reliquat des lumières de la ville passé au travers des volets, mais jamais le noir complet, jamais le noir total avec les yeux grands ouverts. Il se remit à marcher très lentement, en tentant d'avancer en ligne droite, un pied devant l'autre. Il se trouvait sans doute en plein milieu de la route. Il n'avait croisé aucune voiture depuis qu'il avait quitté la ville. Il aurait aimé qu'un véhicule approchât pour voir au moins une fois la lumière percer le noir si profond qui l'entourait. Il lui était impossible de rentrer à la maison dans ces conditions. Il n'était pas perdu, mais il n'avait plus de lumière, et sur une route de campagne passant au milieu d'une forêt il ne pouvait pas avancer à tâtons. Il s'arrêta, se mit à genoux, progressa à quatre pattes, continua pendant un moment droit devant lui, puis sentit enfin sous ses mains l'herbe du bas côté. Il s'assit sur le petit remblai, les pieds dans le ruisseau, et s'étendit sur le côté pour dormir jusqu'au jour.

Je m'arrête là, parce que j'ai besoin du lac et de l'ombre pour me souvenir, pleurnicher sur ma mémoire comme une vieille. La mémoire, il faut la laver et la remplir tous les jours.

Je me souviens de tout, mais tout est faux.

On avait un lac près du sexe, ou au fond, je ne savais pas trop, avec des hernies au milieu, ou bien un archipel de hernies. Il fallait les réduire, les repousser dans l'eau. On c'était nous les filles. Les garçons c'était différent. Les garçons n'avaient pas d'eau bien sûr. Je plongeais dans mon eau, je voyais des poissons y vivre, des reflets, des profondeurs plus grandes que le corps ne pouvait les contenir. Ni la pensée de mamie. C'était bien plus loin, plus profond que là où elle se pensait. C'était là où il fallait pousser mon hernie. Voilà pourquoi cela faisait mal, et honte aussi.

Comme il formait un archipel, elle ne pouvait pas comprendre de quoi il était composé. Parce qu'il était écartelé entre mille choses différentes, elle croyait qu'il était une seule de ces choses. Elle pensait le voir entièrement, mais elle n'en voyait qu'une partie. Il était le seul qui connût le tout parce qu'il était le seul qui possédât un point commun avec chaque partie de ce tout, cette centaine d'îles parsemées sur la mer.

Si pourtant le plateau me vient souvent autour de moi si beau, c'est juste parce que j'y vis. C'est bête, mais magnifique est l'endroit où on vit, ça dépend de comment on se lève, comment on regarde au-dehors, ça dépend de si on regarde. Il y a des jours, des matins ou des nuits, où le temps

dans le paysage, où l'air dans les arbres est exactement, presque trivialement, en accord avec le temps dans notre corps, l'air dans notre humeur, on est maussade et dehors aussi, l'humidité se palpe de partout, de nous jusqu'au loin là-bas, où ne voient pas nos yeux, puisque le crachin nous interdit de voir. Il nous surprend jusque dans la cuisine et on s'y attendait tellement. Que la pluie soit froide dans le cou ça ne nous enlève pas l'envie de pleurer, mais ça nous rend la dépression presque belle.

Je ne parviens plus à distinguer la couleur des maisons, des arbres, des ruelles, des places, la teinte habituellement tranchante des voitures, les vêtements des badauds également, tout est décidément gris, beige, marron, crème, identiquement fade. Mes yeux ne voient plus que du noir et blanc, une gamme de contraste, une certaine luminosité et des tranches de relief. J'ai perdu en route la palette chromatique. Voilà bien une chose qu'aucune des personnes que je croise dans la journée ne réalisera jamais, qu'ils ont perdu le sens de la couleur, qu'ils ne voient plus qu'en dégradés plus ou moins pâles. Mes collègues sont de sombres idiots, les commerçants de mon quartier des imbéciles heureux, les personnages en photographie dans le journal ou en train de parler à la radio des manipulateurs plus ou moins dangereux. La vraie vie et la façon dont il est possible pour chacun de la ressentir intensément ne les intéresse pas. Pourtant, rien n'est plus important pour la survie d'un être humain que la façon dont il perçoit les couleurs. Je ne vois plus le ciel bleu, je le vois seulement foncé, tirant sur le noir malgré le soleil intense de cette très belle journée. Le ciel est bleu, tout le monde sait ça, mais moi je ne suis pas un légume, j'ai un cerveau qui tourne aussi vite que les autres cerveaux et qui en outre sait qu'il est un cerveau, et je constate que dorénavant le ciel n'a plus pour moi la couleur qu'il pouvait avoir il y a encore deux ans. Je vois le ciel d'été tout noir.

Ces jours de soleil la voisine nous regarde de loin, avec ses grands yeux bleus (je ne sais pas ce qu'elle voit, mais elle nous regarde). Des yeux qui ne paraissent pas juger, des yeux comme ceux de Pierre, grands, clairs, troubles, mais au lieu d'être pleins de vide ils sont pleins de plein de choses. Ceux de Pierre restent au ciel, au plafond, aux nuages. Les yeux de ma voisine viennent jusqu'à nous. Ils se fixent sur moi, et sur Pierre, sur ma mère. Puis sur moi, sur lui.

Je dis aux éditeurs : faites-moi confiance, je sais ce que je fais, je sais parfaitement ce que j'écris. Je connais mon ton, mon *toucher*, cette mystérieuse propriété qui n'appartient qu'à mes textes, cette marque unique, comme l'odeur de mon corps communiquée à la moindre de mes phrases. On peut reconnaître - je peux reconnaître - mon style à cent mètres. Je sais ce qui, plus tard, m'identifiera, je vois ce que très peu, très peu d'écrivains peuvent distinguer : mon *angle mort*, mon sillage.

C'est ton métier de raconter la vie des gens, privée ou pas. C'est le notre. On ne doit jamais se censurer, sinon, autant arrêter tout de suite ce roman, par exemple (...) Personne peut nous interdire d'écrire, personne, pas même nous. Quand nous racontons, nous n'écrivons plus l'histoire des autres, mais l'histoire des autres à travers nous, notre corps, nos sensations et nos mots. Lorsque des lecteurs voient dans nos livres une trahison, ce n'est pas notre problème. Qu'ils écrivent, qu'ils racontent mieux, s'ils le souhaitent (souvent, et ce n'est pas innocent, ce sont les écrivains entre eux qui s'accusent de "trahison"). Nous sommes des avaleurs d'histoires, nous les mâchons, et nous les écrivons. Mais nous les avons mâchées avant, elles sont passées par nos bouches.

Plus tard mon corps reprend sa forme, puis nous sommes tous les deux sur le flanc, face à face. Alors j'ouvre ma bouche et des millions de formes lumineuses s'en échappent, telles des lucioles vivantes, des libellules, un essaim d'étincelles me sort de la bouche à

flot continu et pénètre dans la tienne. Ni toi ni moi ne comprenons ces mots, personne ne les comprendra, ou alors un jour, bien plus tard, dans trois siècles et sur une autre planète.